

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE. — Mlle DE TERRYS.

I

— Au fait, c'est vrai ! s'écria Jarrelonge redevenu joyeux,

elles doivent être dans la malle et nous avons le bulletin... Demain matin j'irai la retirer à la consigne, comme j'ai retiré déjà le baluchon de la petite demoiselle...

— C'est cela. De cette façon je saurai vite à quoi m'en tenir...

Après avoir achevé leur repas, puis partagé l'argent trouvé dans le porte-monnaie de madame Sollier, les deux hommes allèrent se coucher et la fatigue aidant, ne tardèrent pas à s'endormir d'un profond sommeil.

De bonne heure le lendemain Léopold sauta en bas de son lit et réveilla Jarrelonge qui rêvait à sa fortune future. En peu de jours le libéré avait mis de côté près de deux mille francs, et son pécule ne pouvait manquer de s'accroître dans de sérieuses proportions si, comme il le disait cyniquement, les « affaires » continuaient à prospérer seulement pendant une année.

Interrompu fort mal à propos dans son beau

rêve, il bâilla, se frotta les yeux et demanda d'un ton maussade :

— Quelle heure est-il donc ?

— Sept heures... Habille-toi, et vite à la gare...

Jarrelonge fut bientôt debout et prêt à partir.

— La malle est lourde, dit-il à Léopold, il faudra que je

prenne un fiacre...

— Ce serait une maladresse incroyable... On pourrait, en un cas donné, retrouver la trace de ce fiacre et savoir où il a porté les malles...



... L'épaisseur de la couche molle ayant amorti sa chute.

— Comment donc faire ?

— Attèle la jument au coupé et nous n'aurons rien à craindre...

— C'est une idée et une fameuse !!

Jarrelonge la mit sur-le-champ à exécution. Il attela et partit. Une heure après il rentrait, avec le bagage d'Ursule.

Léopold ouvrit aussitôt la malle et passa la revue de son contenu, comme il avait fait pour la valise de Renée. Elle ne renfermait aucune lettre, aucun papier.

— Rien ! murmura-t-il en faisant un geste de colère. Les lettres sont bien dans la Marne, avec la femme... Il faudra s'en passer... Si on les retrouve quand nous aurons touché l'argent, tant pis pour le cousin Pascal... Valta sera loin...

Jarrelonge mourait d'envie de questionner, mais son complice lui en imposait ; il se rappelait d'ailleurs sa réponse de la nuit précédente, et il s'abstint de toute interrogation indiscreète...

— Je sors... dit l'ex-

reclusionnaire en prenant son chapeau.

— Rentreras-tu déjeuner ?

— Oui... Mon absence sera courte... Défonce les malles et brûle les débris. Quant aux frusques, je te les donne... qu'elles disparaissent le plus tôt possible...

- Sois tranquille.
- Nous déjeunerons à onze heures précises.
- Patron, voulez-vous faire le menu ? demanda Jarrelonge en riant.
- Inutile. Je te laisse carte blanche.
- Alors vous serez content de moi.
- Léopold sortit et prit le chemin du logis de l'entrepreneur.

VI.

Pascal se mourait d'inquiétude. Il était près de neuf heures et demie, et Valta n'avait point encore paru quoiqu'il eût promis la veille de venir de grand matin lui apporter la fameuse lettre qui devait mettre en ses mains les millions de feu Robert Vallorand, millions dont le notaire de la rue des Pyramides était, croyait-il, dépositaire.

L'anxiété de Pascal et son impatience dépassaient encore celle qu'il éprouvait au lendemain de l'assassinat de René. Le premier crime préparait les voies. La réussite du second assurait la fortune du misérable. Et Valta n'arrivait point...

Cet homme qui l'épouvantait, cet homme capable de tout, une fois en possession de la lettre, ne tenterait-il pas de s'en servir lui-même afin de s'approprier l'héritage ? Tout était possible. De telles pensées mettaient une sueur froide aux tempes de l'entrepreneur.

Un coup de sonnette retentit. Pascal courut à la fenêtre. Un domestique ouvrait.

— Enfin ! pensa Lantier avec un soupir d'allègement.

Il venait de reconnaître son complice. Quelques secondes s'écoulèrent, puis on frappa doucement à la porte.

— Entrez !... cria l'entrepreneur.

La porte s'ouvrit et Léopold parut.

— Venez... venez vite... dit Lantier en allant à sa rencontre. Je suis sur des charbons ardents... je ne sais ce que je dois espérer... ce que je dois craindre... je meurs d'angoisse...

— Du calme ! du calme !... répliqua l'évadé de Troyes en prenant un siège. Beaucoup de calme et de sang-froid, cher monsieur... Nous en avons grand besoin tous les deux...

L'entrepreneur, nullement rassuré par ces paroles, devint pâle.

— Est-ce que tout ne marche pas comme il faut ? demanda-t-il en tremblant.

— Oui et non...

— Ursule Sollier ?...

— Plus rien à craindre d'elle... Supprimée comme la petite et par un procédé identique...

Les soupçons dont nous avons indiqué la nature assaillirent de nouveau Pascal. Il lui parut certain que son complice ne jouait pas franc jeu.

— Mais alors, dit-il, tout va pour le mieux et je ne puis m'expliquer vos réticences... Ursule n'est plus à craindre, et vous avez sans aucun doute la lettre que vous m'avez promise... la lettre que j'attends...

— Je ne l'ai pas...

Pascal chancela sous le coup.

— Vous ne l'avez pas ? répéta-t-il en regardant le prétendu Valta dans le blanc des yeux avec une défiance manifeste.

Léopold comprit l'expression de ce regard et s'en irrita.

— Tonnerre ! fit-il les poings serrés et la voix sifflante. Est-ce que vous doutez de moi par hasard ?

L'entrepreneur était lâche. La physionomie menaçante du bandit l'épouvanta. Il s'empressa de répondre :

— Je ne doute nullement... J'ai toute confiance... Seulement je suis étonné que vous n'avez point cette lettre...

— Et vous croyez que je suis un menteur... Oh ! inutile de nier !... Je lis dans votre esprit comme dans un livre... J'y vois ce que vous supposez...

— Je ne suppose rien, interrompit Lantier. Je dis tout simplement que nous avons fait un marché au sujet de la lettre dont nous parlons... N'ai-je pas le droit d'attendre la remise de cette lettre et de celle que j'ai écrite sous votre dictée en imitant l'écriture du notaire ?

— Vous en avez le droit, fit Léopold d'un ton rude, mais vous n'aurez ni l'une ni l'autre...

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elles sont au fond de la Marne...

Lantier tressaillit.

— Au fond de la Marne ! ! s'écria-t-il.

— Oui ! cent fois oui ! !

— Mais comment ?

— Je vais vous expliquer ce qui s'est passé.

— Vous me forcez plaisir, car je n'ai jamais su deviner les énigmes, et celle-ci est des plus corsées...

Lantier pensait tout bas :

— Je verrai bien s'il ment et je n'accepterai point son mensonge... S'il dit vrai je suis sauvé et, n'ayant plus rien à craindre, je romprai ma chaîne !

L'ex-réclusionnaire raconta brièvement ce que nous avons raconté nous-mêmes à nos lecteurs. Pascal écoutait avec un effroi grandissant ce récit net et clair. Il sentait à merveille que son complice n'essayait point de lui en imposer...

— Ainsi, murmura-t-il d'un ton découragé lorsque Léopold eut fini, ainsi vous avez fait tout cela pour n'aboutir à rien ! Le meurtre de deux femmes ne nous donne aucun résultat utile ! Vous avez tué pour tuer... et la fortune m'échappe... car j'admets que vous venez de me dire la vérité.

— Que supposiez-vous donc tout à l'heure ?

— Peu importe...

— Il importe beaucoup !... Vous supposiez que, maître de la lettre, je voulais m'en servir à mon profit et à votre détriment...

— Eh bien, j'en conviens...

Léopold eut un sourire dédaigneux.

— Ah ! répliqua-t-il, j'avais bien compris ! Vous me faîtes beaucoup d'honneur en me jugeant plus coquin que vous... ce qui ne serait pas facile...

L'entrepreneur se garda bien de relever ce dernier membre de phrase, et reprit :

— Enfin, ces lettres sont perdues... Je vous avais payé pour me les apporter, et me voici dupe de ma bonne foi...

— Dape !... Le mot est dur.

— Trouvez un moyen qui mette en ma possession la fortune déposée chez le notaire, et je suis prêt à vous accorder de nouveau toute ma confiance...

— Ce qui signifie que vous me la retirez pour le quart d'heure ?

Pascal ne répondit pas. Léopold sourit de nouveau.

— Jetez-vous donc le manche après la cognée ? reprit-il.

— Le moyen de faire autrement ? Tout n'est-il pas perdu ?

— Non...

— Et de quelle façon comptez-vous opérer le sauvetage de mes espérances ?...

— Je vais vous l'apprendre...

— J'écoute et ne demande qu'à me laisser convaincre.

— Suivez moi bien : On a posé les scellés au château de Viry-sur-Seine, après la mort de Robert Vallerand...

— Oui.

— Ce qui prouve que l'on songe à sauvegarder les intérêts de l'héritier ou des héritiers...

— Certes on sait que j'existe, et si je ne me présente pas on m'écrit... ce que d'ailleurs on aurait déjà dû faire...

— Eh bien ! Ronée n'existant plus, vous êtes héritier...

— Héritier de quoi ? répliqua Pascal avec un ricanement. Héritier d'une bicoque et d'un domaine qui ne valent pas cent mille écus !... Vous m'avez dit que Robert Vallerand, mon oncle, avait placé secrètement toute sa fortune chez un notaire de Nogent-sur-Seine, qui ne remettrait les fonds que contre un reçu fait par lui au dépositaire...

— C'est exact...

— Eh bien, est-ce que j'ai ce reçu, moi ?... Il se trouve, vous le savez bien, dans le paquet cacheté dont le notaire de la rue des Pyramides est gardien, et dont il ne connaît sans doute ni le contenu, ni la valeur. Est-ce que, sans la lettre du défunt, je puis aller réclamer ce paquet ? L'officier ministériel me rirait au nez, et il aurait raison !... Cette fortune se trouve donc perdue, bien perdue, car, excepté vous, moi, et le notaire de Nogent-sur-Seine, personne ne sait qu'elle existe... or, le notaire attendant toujours la présentation du reçu, ne parlera pas...

— Mais, reprit Léopold en appuyant sur ces mots, si on écrit au parquet une lettre déclarant que M^e Auguy est détenteur de fonds considérables appartenant à la succession de Robert Vallerand ?

Pascal haussa les épaules.

— Vous êtes fou ! s'écria-t-il.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Pardieu ! Cette lettre afficherait tout bonnement ma complicité aux crimes inutiles que vous avez commis. On se demanderait où et comment j'ai su l'existence de cette fortune mystérieuse et, de fil en aiguille, on arriverait à la découverte de la vérité.

— Eh ! répliqua l'évadé de Troyes, qui vous parle d'écrire vous-même et de signer ?? Un bon avis officieux, mais anonyme, suffira... L'éveil étant donné, le fisc qui ne veut rien perdre fera une enquête, et le notaire, interrogé sur faits et articles, sera bien forcé de convenir qu'il possède des fonds appartenant à la succession qui nous préoccupe...

L'entrepreneur gravait dans sa mémoire, pour en faire son profit, tout ce que lui disait son complice. Il n'en objecta pas moins :

— Le notaire, ayant reçu des ordres de feu son client, se retranchera derrière le devoir professionnel et ne parlera pas... Qui sait même si l'idée ne lui viendra point de nier le dépôt et de s'approprier la fortune ?...

— Croyez-vous un officier ministériel capable d'un tel abus de confiance ? s'écria Léopold.

— Il y a des notaires au bain... répondit Pascal.

— Où vous n'avez point envie d'aller les rejoindre.

L'entrepreneur fit une grimace significative et répliqua,

— J'ai beau être un joueur déterminé, je ne continuerai pas une lutte si périlleuse... J'aime mieux la faillite, après tout, que les travaux forcés à perpétuité...

— Bref, vous abandonnez la partie ? demanda l'ex-réclusiennaire.

— La partie est perdue.

— Qu'en savez-vous ?... Un joueur hardi, et vous prétendez l'être, conserve jusqu'au bout l'espérance de gagner...

— Je n'ai plus d'espérance... Tout est fini. La lutte est inutile...

— Je suis d'un avis diamétralement opposé... Votre position est aujourd'hui ce qu'elle était il y a quelques jours, et plutôt meilleure que pire... Vous redoutez la mort soudaine du comte de Terrys et vous craignez que sa fille ne vous réclame, comme c'est son droit, le million dû à son père, mais je vous ai dit que je connaissais un moyen d'immobiliser ce million dans vos mains pour un temps indéterminé, ne vous en souvenez-vous pas ?...

— Je m'en souviens... fit Pascal en se levant, mais je refuse d'employer ce moyen... Assez de crimes comme cela... j'accepte l'avenir, quel qu'il soit...

— Vous acceptez l'avenir quel qu'il soit ! répéta Léopold avec un sourire d'incrédulité. Ah ça, mais, mon compère, me prenez-vous pour un imbécile, et vous figurez vous que je suis votre dupe ? Rayez cela de vos papiers ! J'ai biseauté vos cartes, je vous ai montré ce qu'on pouvait faire, je vous ai appris à faire sauter la coupe, à vous donner quinze et quatorze, et à cette heure, certain de réussir en utilisant mes leçons, en vous servant de mes procédés, vous venez me dire, avec une désinvolture admirablement cavalière : « Tout est fini !... je renonce à la lutte !... J'aurais donc rendu le chemin libre, et vous y passeriez en me laissant en arrière... j'aurais tiré les marrons du feu, et vous les croqueriez à mon nez et à ma barbe ! Halte-là, mon bonhomme ! Vous abandonnez la partie, ça vous regarde... mais réglons nos comptes...

Pascal Lantier regarda bien en face l'évadé de Troyes, avec un aplomb dont ce dernier ne le croyait pas capable.

— Nos comptes !... dit-il ensuite, quels comptes ? Vous avez fait des démarches qui devaient m'être utiles... Elles ne l'ont point été, mais je ne vous reproche pas leur insuccès... Je vous les ai payés... Nous sommes quittes...

— Quittes ! Est-ce ainsi que vous envisagez les choses ?

— Parfaitement, si je vous dois quelque chose, faites valoir vos droits...

Léopold sentit la colère lui monter au cerveau.

— Faire valoir mes droits ! murmura-t-il d'une voix sourde et les dents serrées. Me le conseillez-vous ?

— Certes ! si vous croyez en avoir.

— Ah ! ça, vous devenez fou ! reprit le faux Valta en s'animant tout à coup. Mes droits, mais ils sont indiscutables, ils sont imprescriptibles, ils résultent de votre complicité qui vous conduirait à la cour d'assises si je voulais, vous le savez bien, et de là à la place de la Roquette !

L'entrepreneur eut un éclat de rire qui sonna faux.

— C'est vous qui perdez la raison ! répliqua-t-il. Je vous défie de m'accuser...

— Prenez garde !

— Je ne crains rien ! D'abord il faudrait vous livrer, et ensuite de quoi m'accuseriez-vous ? Où sont les preuves de ma complicité prétendue ? Un seul indice pourrait me compromettre, la lettre que vous m'avez fait écrire de l'écriture du notaire et signer de son nom, et cette lettre est au fond de la Marne avec celle de Robert Vallerand.

Léopold croisa ses bras sur sa poitrine...

— Je lis dans votre jeu... fit-il.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr... et j'y lis sans lunettes ! Vous vous dites : « J'avais un oncle millionnaire et, sans une fille naturelle incon nue du monde entier, les millions du défunt me revenaient tout droit... Il s'est trouvé un imbécile, qui pour quelques billets de mille francs m'a débarrassé de l'héritière gênante... Aujourd'hui je suis sûr de palper la fortune, car je serai assez malin, grâce aux indications de Valta, pour contraindre le notaire de Nogent-sur-Seine à s'exécuter... La fille du comte de Terrys pouvait, à un moment donné, produire une réclamation gênante... Ce bon Valta m'a fourni le moyen de me débarrasser d'elle et de ma dette... Il ne me reste donc qu'à attendre paisiblement que les millions tombent dans ma caisse... Une enfant de mon oncle avait-elle des droits à son héritage ? Je l'ignore... Un crime a-t-il été commis ? Je n'en sais rien... Si une vieille femme a disparu... est-ce ma faute ? Un homme s'est-il rendu coupable de deux assassinats ? C'est possible, mais je ne connaissais même pas cet homme !... il n'existait contre moi qu'un indice et cet indice est perdu ; donc je suis libre et n'ai rien à craindre ! » Est-ce cela que vous pensez, monsieur Lantier ?

— C'est cela... répondit cyniquement l'entrepreneur.

— Eh bien, mon cher monsieur, votre calcul est faux... Vous êtes rivé aux crimes commis pour vous, payés par vous. Une preuve manque... Il y en a d'autres...

— Lesquelles ?

— J'habite votre maison du passage Tocanier... c'est déjà une présomption de complicité, cela.

— Allons donc ! fit Pascal en riant et en haussant les épaules. J'ai loué au nommé Valta un pavillon qui m'était inutile... Mes livres feraient foi au besoin que ce Valta m'a soldé d'avance, comme c'est l'usage, six mois de loyer... Les écritures sont régulièrement passées...

Léopold regarda son interlocuteur avec stupeur.

— Très malin ! fit-il. Mais le cheval et la voiture mis à ma disposition ?...

— Inscrits également sur mes livres comme vendus et payés comptant... Il eût été maladroit de ne pas le faire...

— Ah ! brigand, tu as tout prévu ! cria l'évadé avec rage.

— Tout ! dit Lantier très calme. J'ajouterai que, s'il fallait établir un alibi, rien ne serait plus facile... Pendant que vous supprimez la jeune Renée d'abord, la vieille Ursule ensuite, j'avais soin de ne pas sortir de chez moi et d'y faire constater ma présence par diverses personnes. Une enquête l'établirait péremptoirement... J'expliquerais en outre sans la moindre peine mon temps d'arrêt à Maison-Rouge en revenant de Romilly... Donc, monsieur Valta, il ne me reste qu'à vous répéter la phrase qui vous horripilait tout à l'heure : « Faites valoir vos droits ! » — Ceci est mon dernier mot... J'ai pour le moment à expédier quelques affaires urgentes, et je vous demande pardon de ne pouvoir prolonger un entretien désormais sans but...

Pascal fit une ébauche de salut et se dirigea vers la porte, comme pour en indiquer le chemin à son visiteur. Celui-ci, toujours assis, se croisa les jambes en souriant.

— Décidément, monsieur Lantier, fit-il, vous avez beau être un coquin « di primo cartello », vous n'êtes pas fort !

— En voilà assez ! commanda Pascal.

— Oui, certes, en voilà assez, en voilà même trop de vous entendre déraisonner comme vous le faites ! Il y a des millions en perspective et je veux que vous les ayez, parce que je veux en avoir ma part... Vous abandonnez la partie, soit !... Moi je la

continue. Ah vous ne me connaissez pas... C'est juste !... Mais pardon !... J'aurais dû, lorsque je suis venu vous trouver pour la première fois, vous décliner mes noms et qualités... J'ai négligé de le faire... C'est un tort, mais un tort réparable...

— Eh que m'importe ?...

— Plus que vous ne pensez... Attendez un instant... l'intérêt viendra vite... Je vous ai dit que je m'appelais Valta... vous l'avez cru...

— Sans doute.

— Le nom est joli, mais comme vous ne m'avez demandé ni mon acte de naissance, ni mon certificat d'identité, ni ma carte d'électeur, ni même un extrait de mon casier judiciaire, il se pourrait que je me sois présenté à vous sous un pseudonyme.

— Quo me fait cela ? s'écria Pascal avec un geste d'ennui.

— Rien en ce moment... beaucoup tout à l'heure... Je vais vous raconter une histoire...

— Mais, monsieur...

— Taisez-vous, s'il vous plaît, et écoutez-moi... Je serai bref...

« Je commence... Il a vingt ans, j'habitais Troyes... J'y faisais pas mal de sottises, je dois en convenir... l'une d'elles m'a conduit devant le jury, et j'encaissai une condamnation un peu rude... la réclusion à perpétuité... »

L'entrepreneur, cette fois, ne fit aucun mouvement d'impatience.

Les paroles qu'il venait d'entendre s'étaient emparées de toute son attention. Il attachait sur le faux Valta un regard fixe et curieux. Léopold poursuivit :

— Je fus expédié à Clairvaux, où pendant une vingtaine d'années je végétais entre quatre murs, en me disant que la vie était finie pour moi... « Vous voyez combien on a tort de répandre de l'avenir puisque me voici libre, moi qui désespérais et puisque je serai bientôt riche.

« Une déposition à faire me fit transférer de Clairvaux à la prison de Troyes » Là j'appris que le député de l'arrondissement de Romilly, revenu des Indes avec une grosse fortune, allait mourir d'un moment à l'autre et qu'il possédait deux neveux : l'un entouré d'une certaine estime, quoique assez mal dans ses affaires ; l'autre détenu pour le reste de ses jours, ce qui mettrait toute la fortune de l'oncle dans les mains du premier, le second se trouvant inhabile à hériter...

« Je me dis que ça n'était pas juste, les deux neveux étant aussi coquins l'un que l'autre, et le premier méritant d'être sous les verrous tout aussi bien que le second.

L'ex-récluse s'arrêta. Pascal murmura d'une voix tremblante :

— Après ?

— Tiens ! il paraît que l'intérêt est venu ! Ça prouve que vous commencez à comprendre !

« Jo m'évadai... » J'avais résolu d'aller trouver Robert Valerland et d'implorer de sa pitié la somme nécessaire pour passer en Amérique et y tenter la fortune.

« Au château de Viry-sur-Seine j'appris que le député haïssait les deux Lantier, et qu'il déshéritait son neveu l'entrepreneur au profit d'une fille naturelle dont tout le monde ignorait l'existence... » Je me dis : — L'héritier légitime perdrait tout ! Allons donc ! Il me faut de l'argent, et si je donne à Pascal Lantier les millions de Robert, ce sera bien le diable si Pascal Lantier n'en offre pas un ou deux à son cher cousin Léopold...

— Toi ! ! c'est toi ! ! Tu es Léopold Lantier ! s'écria l'entrepreneur avec une indicible surprise.

— C'est parfaitement moi, oui cousin !... Ça ne va pas trop mal, comme tu vois et, si tu ne m'as pas reconnu du premier coup d'œil, c'est quo la voix du sang n'est qu'un vain mot, et quo tant d'années de prison ça change un homme !...

Pascal semblait changé en statue. L'ex-réclusionnaire reprit :

— Tout à l'heure tu commençais à comprendre, et maintenant tu comprends tout à fait, c'est bien facile à voir à ta mine effarée. A qui persuaderas-tu que tu n'est pas complice de ton proche parent le bandit, l'évadé, qui, ne pouvant hériter lui-même, a commis crime sur crime pour mettre l'héritage dans tes mains, unique moyen d'en avoir sa part ? Faible, peureux, sans initiative, sans énergie, à deux pas de la banqueroute frauduleuse, voulant devenir riche à tout prix, tu t'es adressé à moi et j'ai travaillé pour ton compte et pour le mien... cela crève les yeux !... Personne au monde n'en doutera si tu me réduis à faire un éclat, mais tu t'en garderas bien, hein, cousin ?...

L'entrepreneur anéanti restait muet. Léopold poursuivit en riant :

— Mon Dieu, je m'explique ta surprise... Elle est toute naturelle. Tu croyais avoir affaire à un pauvre diable, trop payé par quelques billets de mille francs et dont tu pourrais te débarrasser sans peine en le prenant de très haut avec lui.. Au lieu de cela tu te trouves en face d'un parent fort malin, qui te tient et qui te le prouve... Tu te sens rivé, ça te défrise... Tu as peur de moi... Eh ! bien, c'est un tort, je suis un bon garçon sans rancune... j'oublie tout... donnons-nous la main...

Le misérable avait dit vrai. Pascal se sentait dominé. Machinalement il tendit la main.

— A la bonne heure ! s'écria Léopold, l'accord parfait ! La famille, vois-tu, il n'y a que ça ! Plus de nuage entre nous... Désormais nous nous entendrons comme larrons en foire... Il nous faut les millions de l'oncle Vallerand... Nous les aurons.

— Que faire ? murmura l'entrepreneur.

— Ne rien brusquer... Ne commettre aucune imprudence... Ne pas donner signe de vie jusqu'à la levée des scellés au château de Viry-sur-Seine... Nous prendrons ensuite un parti... Tu peux attendre jusque-là, n'est-ce pas, sans culbuter ?

— Oui, à moins que le comte de Terrys ne vienne à mourir...

— Ne t'inquiète point de cela ; s'il meurt je m'occuperai de son héritière...

— Tu ne crains pas Marguerite Bertin ?...

— Pourquoi la craindrais-je ? Que peut faire cette femme ? Elle cherche sa fille qui n'existe plus... Elle n'a d'ailleurs quoi que ce soit à prétendre sur la fortune de Robert, fortune dont elle ignore probablement l'existence... Sois paisible, je te répète que nous aurons les millions... Le notaire Audouard sera forcé de te les rendre... je m'en charge.

— Et sur ces millions je te ferai une belle part !... murmura Pascal.

— J'y compte d'autant mieux qu'il te serait impossible d'agir autrement... Maintenant, je m'en vais...

— Pourquoi si vite ?...

— Je n'ai pas encore déjeuné...

— Veux-tu déjeuner ici avec moi ?

— Impossible, je suis attendu... Je ne quitterai point le passage Tocanier... S'il se produisait n'importe quoi de nouveau, prévien-moi...

— Je te le promets...

Les deux gredins se séparèrent.

VII

Le train dans lequel Jarrelonge déguisé en domestique, et Ursule Sollier, étaient montés à Maison-Rouge, avait stoppé en gare de Paris à onze heures quinze minutes, avec un quart d'heure de retard. Aussitôt les voyageurs descendus, la locomotive fut détachée et fit une manœuvre pour aller se remiser aux ateliers de nettoyage.

Personne n'ignore qu'à l'arrivée de chaque train un employé spécial passe la revue des wagons afin de s'assurer qu'aucun objet n'a été oublié dans les compartiments. Un autre employé visite les roues, ou graisse les essieux, puis on conduit les wagons sur une voie garage où ils sont lavés.

La visite un peu sommaire des compartiments ne produisit aucun résultat.

L'homme chargé de s'assurer du bon état des roues et des essieux, ce qu'il faisait en donnant un coup de marteau sur chaque boîte, commença son travail en partant de la tête du train. Une lanterne d'une main, son marteau de l'autre, il accomplissait minutieusement sa tâche.

Cette besogne, très importante puisqu'elle assure la sûreté des voyageurs, est faite par des hommes d'équipe, presque toujours lorrains, alsaciens ou belges, généralement soubres et peu causeurs.

Celui qui nous occupe était Belge. Il arriva au compartiment qu'Ursule et Jarrelonge avait occupé.

En côtoyant les rails, pour suivre le marche-pied du wagon, quelque chose lui frappa la jambe. Vivement il abaisa sa lanterne afin de déterminer la nature de l'objet qu'il venait de heurter, et il vit un petit sac de chagrin noir, à fermoir d'acier nickelé, dont la chaînette brisée était prise entre le marche-pied et l'une des tiges de soutien.

— Un sac ! murmura l'homme en se penchant pour le prendre. C'est quelque voyageur qui l'aura laissé tomber par la portière...

Il voulut le tirer à lui. La chaînette fit résistance. Il la détacha et souleva sa trouvaille.

— Pas lourd... poursuivit-il, je porterai ça tout à l'heure au chef de gare...

Ouvrant alors une portière, il plaça le sac sous la banquette, referma, et continua son inspection après avoir pris le numéro du compartiment : 1326.

Tout en donnant des coups de marteau sur les boîtes d'essieux, une préoccupation s'emparait de son esprit.

— Qu'est-ce qu'il peut y avoir dans ce petit sac, pour une fois ? murmura-t-il. De l'argent ? Non, pas d'argent, il est trop léger. Mais peut-être des billets de banque... Tu sais, monsieur...

Une lueur s'allumait dans ses yeux. Ses lèvres agitées balbutiaient :

— Si j'osais... Ah ! si j'osais.

Arrivé à la queue du train, il donna ses derniers coups de marteau et s'arrêta. Sa préoccupation grandissait et devenait littéralement obsédante.

— Qui est-ce qui pourrait bien savoir qu'il s'est accroché au marche-pied, pour une fois ?... se disait-il. Aucune personne... Celui à qui il appartient croit, bien sûr, qu'il est sur la voie, dans la neige... Il fera sa déclaration... il l'a peut-être déjà faite tu sais, monsieur, mais d'ici à ce que la neige fonde il se passera du temps... Si je pouvais l'ouvrir et voir ce qu'il a dedans...

Retournant sur ses pas il chercha le compartiment 1326, prit le sac à l'endroit où il l'avait placé, et le cacha sous sa vareuse. Il ne résistait plus à la tentation, il n'hésitait plus, il voulait savoir ce que contenait sa trouvaille.

Passant à travers les files de train, il suivit la voie pendant plusieurs centaines de pas et monta dans un wagon à bestiaux. Là il s'accroupit, posa près de lui sa lanterne et ses outils et chercha le secret de la fermeture afin d'ouvrir, si cela était possible, sans détériorer l'objet.

Il ne pouvait trouver un secret qui n'existait point ; le sac était fermé à clef, mais sa serrure était légère. Un seul coup de marteau suffit pour la forcer ; les parois de chagrin noir s'écartèrent.

Le Belge plongea la main dans l'entre-bâillement. Il sentit sous ses doigts un froissement de papiers soyeux qu'entourait un linge assez fin. Il tira à lui le petit paquet et le déroula. Tout à coup ses yeux prirent une effrayante expression de cupidité. Dans le mouchoir de batiste il voyait, pliées en trois, des feuilles de papier quasi transparent à vignettes bleues.

— Des billets de banque ! fit-il d'une voix étranglée par l'émotion. Des vrais billets de banque, pour une fois !... Combien qu'il y en a ?

Ses mains fiévreuses les étalèrent pour les compter. Il y en avait neuf.

— Neuf ! reprit le Belge ivre de joie, il y en a neuf, et tous sont de mille francs... tu sais, monsieur ! Neuf mille francs ! et je porterais ça au bureau du chef !... Ah ! godferdam ! ça serait trop bête !...

L'homme d'équipe dont l'occasion faisait un voleur fourra les billets de banque dans sa poche et remit le mouchoir au fond du sac.

— J'ai opéré un bon placement ! .. murmura-t-il avec un gros rire. Quand au sac, en allant me coucher tout à l'heure, je le jetterai au milieu de la rue, pour un fois, sur un tas de neige.

Il laissa l'objet sous un amas de paille occupant un angle du wagon et qu'on devait brûler le lendemain, puis il retourna au travail.

Un train arrivait en gare de Paris à trois heures du matin. Après l'inspection des roues et des essieux de ce train, le Belge aurait fini son service et pourrait rentrer chez lui.

Cette nuit-là il se hâta plus que de coutume et passa la revue des boîtes d'une façon très superficielle.

À trois heures dix minutes il se débarrassa de ses outils et de sa lanterne, et regagna dans l'ombre le wagon à bestiaux où il avait opéré son effraction. Il reprit le sac, le cacha de nouveau sous sa vareuse, sortit de la gare et se dirigea vers sa demeure située rue des Récollets.

Cette rue, peu fréquentée d'habitude et à l'extrémité de laquelle, du côté du faubourg Saint Martin, se trouve l'hôpital militaire, était absolument déserte à l'heure où l'homme d'équipe s'y engagea. Il habitait un petit hôtel garni, situé à l'autre bout de la rue, près du canal.

De chaque côté des trottoirs se trouvaient d'énormes bourrelets de neige relevée pour laisser libre le milieu de la voie. De gros flocons tombant sans relâche augmentaient l'épaisseur de ces bourrelets.

Le Belge mit la main sur le sac.

— Si je le jetais dans un égout ? se demanda-t-il.

L'idée lui parut bonne ; la réponse fut affirmative : il hâta pas pour atteindre une bouche d'égout qu'il connaissait. Il

l'atteignit et s'aperçut avec désappointement qu'une croûte épaisse de glace la condamnait d'une façon absolue.

— Ah ! au diable ! murmura-t-il.

Et il lança le sac sur un tas de neige où il s'enfonça de quelques centimètres.

Débarrassé de la pièce à conviction de son vol, le gars belge hâta le pas et rentra chez lui. À peine la porte du gars borgne venait-elle de se fermer qu'un homme marchant avec peine, tibulant, parlant tout seul et tout haut, déboucha du faubourg Saint-Martin et s'engagea dans la rue des Récollets.

— Chien de temps !... Brigand de temps ! temps de brigand !... disait-il en gesticulant et d'une voix avinée. Si ça n'est pas fait pour moi !... Je patine là-dessus comme un chat sur la glace avec des coquilles de noix aux pattes !... Allons, bon, je vais me mouler en creux le museau dans la neige !...

L'ivrogne en effet venait de glisser ; il avait failli s'étaler de tout son long la face en avant. Tant bien que mal il reprit son équilibre et continua sa route, en luttant contre la bourrasque et en festonnant de plus en plus.

— Je ne suis pas gris cependant... poursuivit-il. Non, parole d'honneur, je ne le suis pas... Comme le monde est injuste cependant ! Si maman Baudu me voyait comme ça, elle dirait encore que j'ai lampé plus que mon compte, et c'est le verglas qui en serait cause... C'est qu'elle est rasante, maman Baudu, et si sa fille n'était pas si jolie... Ah ! le fait est que pour jolie, elle est jolie, Virginie, un bouton de rose, quoi, oui, mais rasante la maman, et je ne sais pas encore, le diable m'emporte ! comment je lui rendrai ses mille francs...

Nouvellement glissade et l'ivrogne, qui n'était autre que Richard Bérallé, faillit s'étaler pour la seconde fois et s'écria avec un éclat de rire stupide :

— Bien sûr la troisième sera la bonne ! Gredin de verglas !... Aussi vrai que je suis un bon garçon, le vin n'y est pour rien. Qu'est-ce que nous avons bu au boulevard Rochechouart ? Seize bouteilles entre quatre camarades ! Un verre d'eau dans la marmite des Invalides, quoi ! Ça n'empêchera pas mon frère Victor de soutenir que je suis un pochard ! Un pochard, moi ? Jamais ! Au lieu de me faire des sermons, il ferait bien mieux de me prêter mille francs... Aïe !...

Cette exclamation fut suivie d'une chose à laquelle on devait s'attendre depuis longtemps. Richard Bérallé piqua une tête sur un tas de neige dans lequel ses bras entrèrent jusqu'aux coudes. Il ne s'était pas fait le moindre mal, l'épaisseur de la couche molle ayant amorti sa chute.

Dans l'effort qu'il fit pour se relever sa main droite rencontra une chaînette de métal à laquelle tenait un objet de cuir. Tirant à lui la chaînette et l'objet, il s'assit sur la neige, sans presque avoir conscience de ses actes, et d'un oeil vague il examina sa trouvaille à la lueur d'un bec de gaz assez rapproché.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? balbutia-t-il en dodelinant la tête, un sac de cuir... Si seulement il y avait dedans les mille balles que je dois à maman Baudu... c'est ça qui serait une veine !... Tiens ! il est ouvert... voyons voir...

L'ivrogne explora les flancs du sac. Il n'y trouva que le mouchoir de poche oublié ou négligé par le Belge.

— Un simple mouchoir... dit-il avec désappointement. Oh ! malheur ! ça ne fait pas mon affaire !... Le sac est très chic... Je me prie de l'accepter... Ça sera pour mettre mes économies.

Richard Bérallé tenta de se mettre debout, y parvint avec beaucoup de peine, continua sa route et arriva sans nouve-

culbute à la rue de Picpus où il partageait avec son frère un petit logement.

Dans cette course longue et difficile il avait repris un peu de sang-froid. Voulant éviter un sermon de Victor il rentra sans bruit, posa sa trouvaille sur une table, se déshabilla et se glissa dans son lit.

Le contremaître, fatigué par le travail du jour et s'étant couché tard, après être allé prendre rue de l'École-de-Médecine chez Paul Lantier des nouvelles de la jeune fille sauvée par eux au pont de Bercy, ne se réveilla pas.

VIII

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la visite faite par Pascal à sa belle-sœur, madame veuve Bertin, à « l'Hôtel de la Marine, » à Romilly.

Malgré les froids persistants Marguerite, dont la vie avait désormais un but, s'était promptement rétablie.

Jovelet ne la quittait pas et lui obéissait passivement, mais elle se disait, non sans raison, que les recherches faites avec indifférence par un salarié ne pouvaient guère aboutir au résultat qu'elle espérait. Elle souhaitait ardemment agir elle-même, chercher, questionner, multiplier ses démarches, prodiguer l'or... Le jour où elle retrouverait la trace de l'enfant perdue, qu'elle ne connaissait pas et qu'elle adorait, serait le plus beau jour de sa vie.

Le médecin déclara qu'il n'existait plus aucun danger, et que la convalescence était arrivée à une période qui permettait d'agir. Il ajouta que les plus grands ménagements restaient néanmoins nécessaires.

Marguerite comptait bien se ménager, car elle voulait vivre, vivre pour sa fille, mais elle voulait aussi se livrer sans retard à sa tâche sainte et commencer les démarches qui devaient, croyait-elle, la conduire au but.

Jovelet, on s'en souvient peut-être, était allé au château de Viry-sur-Seine questionner les domestiques de feu Robert Vallerand. Il avait su qu'ils ignoraient la direction prise par Ursule Sollier, mais que la dame de confiance avait laissé au château des malles, et qu'elle devait écrire pour se les faire expédier.

Ce détail ne pouvait manquer de frapper Marguerite. Si Ursule écrivait on saurait son adresse, et par elle on arriverait à Renée. Peut-être avait-elle écrit déjà...

Le jour où nous conduisons de nouveau nos lecteurs à l'Hôtel de la Marine, onze heures et demie du matin venaient de sonner.

Marguerite, après avoir déjeuné solidement pour reprendre des forces, s'habillait de manière à braver le froid rigoureux et s'appêtait à s'installer dans un coupé qui, muni de boules d'eau chaude et de fourrures épaisses, attendait devant la porte. La pauvre mère, malgré sa faiblesse encore très grande, voulait commencer son enquête.

— Où allons-nous, madame ? lui demanda Jovelet.

— Au château de Viry...

Jovelet transmit cet ordre au cocher, monta sur le siège à côté de lui, et la voiture partit.

Arrivée à Viry-sur-Seine, Marguerite fut frappée de l'apparence de morne tristesse prise par l'habitation depuis la mort de Robert Vallerand. Elle dit à Jovelet de l'annoncer à l'homme qui avait été nommé gardien des scellés.

Le mari et la femme, maintenus provisoirement au château,

continuaient à se demander ce qu'ils deviendraient lorsque les affaires seraient terminées.

Claude reconnut en Jovelet le quémandeur de renseignements qui s'était montré généreux, et l'accueillit par conséquent à merveille.

— Sans doute, monsieur, lui dit-il, vous venez savoir si nous avons reçu des nouvelles de madame Ursule Sollier ?

— Une dame dont je suis l'intendant désire causer avec vous... répliqua Jovelet. Je vous prie donc de faire ouvrir la grille pour laisser entrer la voiture, afin que ma maîtresse, qui est convalescente, ne risque point de prendre froid en traversant la cour à pied...

— A l'instant, monsieur... fit Claude très empressé, la maîtresse, selon lui, devant être plus généreuse encore que l'intendant.

Et il envoya Françoise ouvrir la grille. Le coupé vint s'arrêter devant les marches du perron. Marguerite descendit.

En la voyant les deux domestiques tressaillirent. Ils reconnaissaient la personne qui le jour de la mort de leur maître, et le lendemain de cette mort, était venue au château.

— C'est la dame que l'on a emportée d'ici bien malade... murmura Françoise à l'oreille de son mari.

Ce dernier lui donna un coup de coude pour lui imposer silence.

Madame Bertin, soutenue par Jovelet, montait avec émotion les marches que deux fois déjà elle avait gravies dans de bien douloureuses circonstances.

— C'est vous qui vous nommez Claude, mon ami ? dit Marguerite en s'adressant au serviteur.

— Oui, madame... mais veuillez entrer, je vous prie... Il y a bon feu à l'office... je demande pardon à madame de ne pas la recevoir au salon, mais il y gèle, au salon... Françoise, offre ton bras à madame...

Françoise se hâta d'obéir. Madame Bertin s'appuya sur elle comme elle s'appuyait déjà sur Jovelet, et arriva sans fatigue à l'office où on la conduisait.

Un feu clair et réjouissant brillait en effet dans lâtre. On la fit asseoir auprès de ce feu.

Claude, sa casquette à la main, attendait respectueusement.

— Je suis venue, mon ami, pour vous adresser quelques questions... lui dit Marguerite.

— Aux ordres de madame... Je répondrai de mon mieux, et en toute sincérité...

— Ces questions ont trait à la personne qui remplissait ici, auprès de M. Robert Vallerand, l'emploi de femme de confiance...

— Madame Ursule Sollier ?...

— J'ignorais ce nom... Pour me le rappeler je vais l'écrire...

La veuve prit en effet une note sur une page blanche de son agenda. Elle releva la tête ensuite, et poursuivit en s'adressant à Claude :

— Y a-t-il longtemps, mon ami, que vous êtes au château de Viry-sur-Seine ?

— Six ans, madame... depuis l'époque où M. Robert a acheté le domaine...

— Connaissez-vous auparavant M. Robert ?

— Non, madame...

— Qui vous a fait entrer à son service ?...

— La protection de madame Ursule...

— Cette dame Ursule est-elle du pays ?

— Non, madame, mais elle l'habite depuis longtemps...

— Que faisait-elle ?

— Rien, madame... Elle occupait à Conflans une petite maison où elle vivait très retirée... C'est là que nous sommes entrés en relations avec elle... ma femme allait faire son ménage...

Marguerite se tourna vivement vers Françoise.

— Alors, vous connaissiez l'intérieur de madame Ursule?... lui demanda-t-elle.

— Pour ça oui...

— Elle avait une enfant avec elle, n'est-ce pas ? une petite fille ?

— Non, madame, elle était seule...

— Seule ! répéta Marguerite devenue très pâle.

— Oui, madame...

— Aucun enfant ne venait lui rendre visite ?...

Claude secoua la tête.

— Personne ne venait chez madame Ursule... répondit-il. Sa solitude était absolue, mais elle faisait d'assez fréquents voyages..

— Savez-vous où elle allait ?

— Non, madame... Elle ne disait rien et on ne la questionnait pas. Quand M. Robert Vallerand, revenu de l'étranger, s'est fixé dans ce pays, qui était le sien, madame Ursule est entrée tout de suite à son service, et huit jours après, comme elle estimait beaucoup ma femme, elle nous faisait appeler au château ou nous nous installions et que nous n'avons plus quitté.

— Et vous n'avez jamais vu ici une jeune fille ?

— Jamais, non... M. Robert ne recevait que des hommes quand il était au château, et il n'y était pas souvent, car ses fonctions de député le retenaient à Paris.

— Madame Ursule ne l'accompagnait pas ?

— Oh non, madame... Elle restait pour conduire la maison et chaque été elle faisait une absence.

— De longue durée ?

— D'un mois ou six semaines, à peu près...

Marguerite appuya sa tête au dossier du fauteuil sur lequel elle était assise, et ferma les yeux pendant un instant. Elle réfléchissait.

— Vous êtes fatiguée, madame ? lui demanda Jovelet.

— Pas du tout... répliqua-t-elle. Je me sens très forte, au contraire.

Puis, se tournant vers Claude, elle reprit :

— Lors de l'apposition des scellés, madame Ursule était ici ?

— Oui, madame.

— Comment se fait-il qu'elle n'en ait pas été nommée gardienne, puisqu'on la savait investie de toute la confiance de feu M. Vallerand ?

— Elle avait manifesté à monsieur le juge de paix l'intention de se retirer immédiatement dans sa famille.

— C'était un mensonge... pensa la veuve ; puis elle ajouta tout haut : Madame Ursule a donc une famille ?

— Il paraît.

— Connaissez-vous son lieu d'origine ?

— Non, madame.

— Quand est-elle partie ?

— Le soir même de la pose des scellés... On a attelé la voiture pour la conduire à Romilly, au chemin de fer...

— Et on ignorait sa destination ?

— Complètement... Elle disait ignorer elle-même où elle se fixerait... Elle a laissé ici deux grandes malles, en nous priant de les garder jusqu'au jour où elle les réclamerait par écrit...

— Et vous n'avez reçu aucune lettre ?...

— Aucune... Même ça nous étonne un peu.

— Les malles sont fermées ?

— Naturellement, oui, madame...

— Elles ne portent pas de nom ? pas d'adresse ?

— Rien que de vieux bulletins de fer qui y sont collés, car elle se servait de ces malles lorsqu'elle allait l'été en voyage... et il y en a pas mal, des étiquettes...

Marguerite tressaillit. Peut-être y aurait-il là une indication.

— Où sont les malles dont il s'agit ? demanda-t-elle vivement.

— Dans la chambre qu'occupait madame Ursule...

— Je serais très désireuse de les voir...

Claude et sa femme échangèrent un regard. A coup sûr le désir de la visiteuse leur causait un notable étonnement et leur paraissait quelque peu suspect. Madame Bertin devina ce qui se passait dans leur esprit et s'empressa d'ajouter :

— Il n'est question, bien entendu, que de regarder les étiquettes, dans l'espoir qu'elles me fourniront un renseignement utile, car j'ai le plus immense intérêt à retrouver madame Ursule...

— Si ce n'est que pour jeter un simple coup d'œil sur le dehors des malles, ça ne me paraît pas bien compromettant... murmura Françoise. Je crois, Claude, que tu peux montrer les malles à madame, puisque ça l'intéresse tant que ça...

Claude pensait :

— Qu'est-ce que tout ça signifie ? En voilà, des mystères ! Enfin, il y aura au bout un joli pourboire...

Le domestique prit un trousseau de clefs pendu dans un coin de l'office et dit :

— Si madame veut prendre la peine de monter, je vais la conduire...

Marguerite se leva et s'appuya d'un côté sur Jovelet, de l'autre sur Françoise. On sortit de l'office ; on gagna l'escalier, et au premier étage Claude ouvrit la porte du petit appartement qu'avait occupé Ursule Sollier.

Au milieu de la première pièce se trouvaient deux malles de voyages, fermées par de solides serrures, par des cadenas, et mouchetées de bulletins de chemins de fer et d'étiquettes collées par les hôtels qui s'en font une réclame.

Madame Bertin tressaillit de nouveau.

— Je vais certainement trouver une piste... pensait-elle.

Se penchant alors vers les malles, elle examina de façon minutieuse les bulletins et les étiquettes. L'une de ces dernières attira particulièrement son attention, d'autant plus qu'elle se reproduisait en plusieurs exemplaires, évidemment collés à des époques différentes et portant imprimés en lettres rouges ces mots : HOTEL DE LA PRÉFECTURE. A Troyes.

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit. un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 18 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois. Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une liste complète (broché, de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

Bolton 1086, Bureau de Poste.